

science Le Monde & médecine



FLORENCE WOJTYCZKA

Disciplines menacées, chercheurs à protéger

Une vingtaine de spécialités ont reçu le label « disciplines rares » par le ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche. Qu'elles soient peu enseignées, en déclin ou en émergence, toutes ces perles rares luttent pour leur survie. Tour d'horizon

DAVID LAROUSERIE

La question est grave. Y aurait-il des disciplines scientifiques en voie d'extinction, comme il y a des espèces menacées ? Les laboratoires abriteraient-ils des équivalents en blouse blanche de pandas, loutres géantes ou autres bélugas, qu'il faudrait protéger ?

La réponse est oui, à en croire la mission « Disciplines rares » du ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, qui a commencé en 2022 à publier une sorte de liste rouge des spécialités tenues par quelques derniers Mohicans dans les universités.

Les langues ou études de civilisations sont les plus nombreuses dans la liste de vingt disciplines. Les langues régionales (breton, franco-provençal, occitan...) ou étrangères comme le rromani, et les études peules, hittites, indonésiennes... Même en médecine ou en sciences

dites « dures », il y a des spécimens comme la néphro-oncologie ou l'otoneurologie vestibulaire, ou bien la lichénologie, la pédologie, le génie papetier... Et, dans les tuyaux, la cristallographie, la physique nucléaire appliquée à la médecine, la mycologie... attendent d'obtenir le label « rare ».

De faibles effectifs

Ce dernier a plusieurs sens. Une discipline peut être « rare » par essence, si le thème ne nécessite pas de grands effectifs d'enseignants-chercheurs, mais appelle à la vigilance sur le renouvellement des postes. Ou rare, car en déclin. Ou encore rare, car en émergence.

En Allemagne, pionnière de la cartographie des « petites disciplines », comme le pays les appelle depuis les années 1970, des sorties et des entrées sont enregistrées régulièrement dans la base de données, qui compte environ 160 spécialités.

→ LIRE LA SUITE PAGES 4-5

Une cellule d'urgence à l'Institut Pasteur

Reportage au sein de cette équipe chargée d'identifier des agents pathogènes dangereux pour prévenir les risques épidémiques

PAGE 2



Des sucres découverts sur un objet céleste

La surface rougeâtre d'Arrokoth, planétoïde des confins du Système solaire, résulte d'une réaction chimique à base de glaces de méthanol

PAGE 3



Entretien Respecter les droits des personnes avec polyhandicap

Le médecin et chercheur Mickaël Dinomais est l'un des douze experts réunis par l'Inserm pour réfléchir à la prise en charge de ces enfants et de ces adultes très vulnérables

PAGE 8

Les sciences « rares » en quête d'un totem d'immunité

► SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

« La théologie de l'islam est ainsi en croissance et est sortie de la base en 2022, tout comme avant elle l'hydrologie en 2020 ou la biophysique en 2018 », note Katharina Bahlmann, responsable de cette mission Petites disciplines d'envergure nationale au sein de l'université de Mayence.

A l'origine du travail français de recensement, un rapport datant de 2014 constatait que ces disciplines à faibles effectifs ont un « fort enjeu scientifique, culturel ou patrimonial » et soulignait l'importance de « veiller à ce que des savoirs ne disparaissent pas sous les seuls effets de contraintes budgétaires ou d'une mauvaise appréciation locale de la situation nationale ». En 2021, un questionnaire largement diffusé en identifiait une soixantaine, dont il fallait estimer la « rareté ». Ce label est une manière de donner de la visibilité à une discipline et d'attirer l'attention sur elle, notamment lors de recrutements ou d'organisation des cursus. Même si rien d'automatique n'est prévu pour son soutien.

« Avec cette reconnaissance, on se sent un peu moins fragiles », constate Frosa Pejaska, professeure en études macédoniennes à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), qui évoque aussi la résonance médiatique positive en République de Macédoine du Nord à l'obtention du label en 2022. « Même s'il a fallu expliquer que le terme "rare" n'était pas un jugement de valeur », précise la chercheuse. « On espère toujours des coups de pouce pour ne pas sombrer », ajoute Magali Watteaux, enseignante-chercheuse à l'université Rennes-II, porte-parole des archéogéographes. Les responsables contactés assurent avoir beaucoup travaillé pour décrocher le label et remplir les différents critères. D'abord justifier que leur discipline possède des concepts et des méthodologies propres, puis que des cursus universitaires sont proposés, ou encore qu'une communauté scientifique avec revues, colloques, société savante... existe.

Si disposer de connaissances sur l'état des spécialités pour mieux coordonner des politiques de recherche est la première motivation, d'autres intérêts se font jour. « C'est passionnant d'observer les évolutions de ces disciplines. Pourquoi les études sur l'Inde déclinent alors que le pays se développe de plus en plus ? Que signifie l'explosion des études sur l'allemand comme langue étrangère ? Observer les changements de nos sociétés par le prisme des petites disciplines est très riche », apprécie Annemarie Deser, de l'équipe allemande, à Mayence.

L'effort de nos voisins sur ce sujet impressionne avec un historique, des fiches et des données sur le nombre de professeurs, mais aussi celui des universités accueillant ces perles rares. Quatre personnes y travaillent et ne manquent pas de projets, comme l'extension au champ des arts ou aux universités en sciences appliquées.

En revanche, leur rêve d'étendre cette cartographie à d'autres pays risque d'être freiné à cause de... la France, avec qui les expertes allemandes collaboraient jusqu'à présent. En effet, la mission française sur les disciplines menacées est elle-même menacée ! Son comité de pilotage ne s'est pas réuni depuis juillet 2023, une dizaine de disciplines labellisées pour deux ans en 2022 sont sans nouvelles d'un nouveau passage devant un jury et la responsable a changé de poste « depuis trois mois », explique le ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche. Ce dernier n'abandonne pas officiellement le projet mais souhaite le placer au niveau interministériel, car le classement rare de certaines disciplines pourrait intéresser d'autres administrations. « Scandaleux », « sentiment d'abandon », « dramatique », « on n'a plus d'info, c'est affolant », constatent, en chœur, la dizaine de porteurs de projets contactés par *Le Monde*, à la suite de cet imbroglio, où aucune information claire n'a été fournie, y compris aux partenaires allemands ou au sénateur communiste des Hauts-de-Seine,

Pierre Ouzoulias, dont la question au gouvernement sur l'avenir du programme il y a plus d'un mois est toujours sans réponse. Rencontres avec quelques-unes de ces perles rares.

Le génie papetier et son seul enseignant

Le problème est simple. D'un côté, un secteur de 5 milliards d'euros de chiffre d'affaires en France (en 2019), alimenté par 74 entreprises, 84 usines et 11 000 salariés environ. De l'autre, en Europe, une seule école d'ingénieurs, plus que centenaire, Grenoble-INP Pagora, et... un seul enseignant pour assurer un des pans-clés de la formation. Tel est l'état étonnant du génie papetier, labellisé « rare » en 2022. Après le départ à la retraite de Jean-Claude Roux, son collègue professeur, Raphaël Passas, 55 ans, enseignant-chercheur à Grenoble-INP Pagora, se sent un peu seul pour maintenir la barque à flot, malgré une passion intacte pour des machines capables de débiter des rouleaux de papier de 11 mètres de large à 120 kilomètres par heure. « Il faut des ingénieurs bien formés pour ce métier qui est complexe. Une usine à papier contient plus de capteurs qu'un avion ! », souligne cet Ardéchois qui a choisi le métier par goût des forêts et de l'environnement. « L'activité souffre d'une mauvaise image auprès des étudiants, mais elle est vivante et dynamique. Il y a eu de nombreuses innovations pour améliorer les procédés et, pour le futur, les défis sont nombreux. Par exemple, pour réduire les consommations d'eau et d'énergie, introduire plus de matières recyclées, développer des produits de substitution au plastique, réaliser de l'électronique imprimée... On n'est pas près de se passer du papier », rappelle-t-il, en citant son usage dans les câbles ou dans les transformateurs électriques.

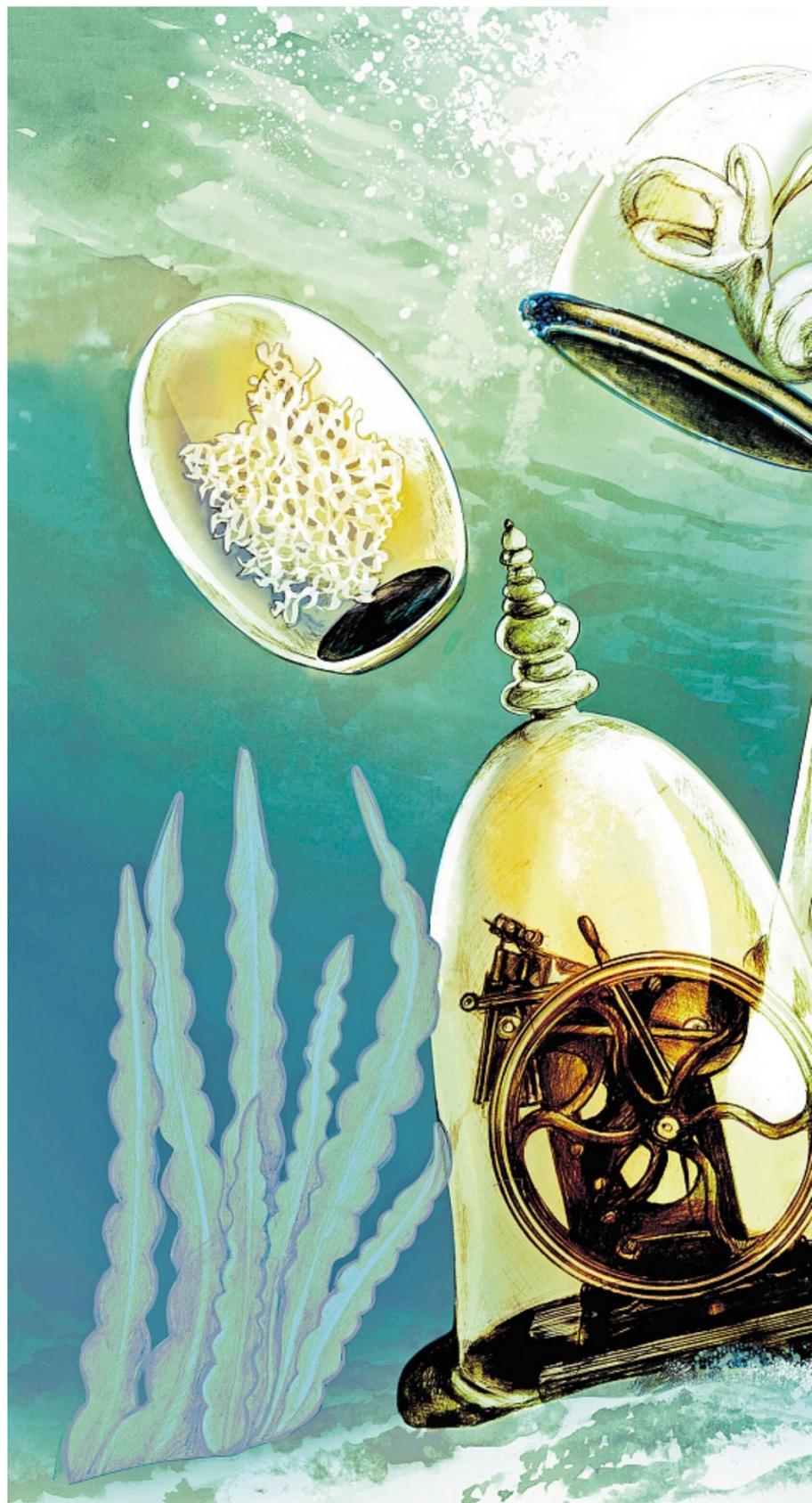
Mais voilà, en Espagne, en Italie ou en Allemagne les formations ferment, malgré les besoins. A l'école Grenoble-INP Pagora aussi, le déclin est palpable. Selon le plaidoyer déposé pour obtenir le label « rare », « le volume horaire du cours magistral de génie papetier est passé de cent heures à cinquante heures en dix ans en deuxième année d'école », pour la trentaine d'étudiants concernés chaque année.

Pour justifier le maintien de sa spécialité, Raphaël Passas met en avant les spécificités de cette fabrication qui fait passer d'un milieu hétérogène, des fibres entremêlées de tailles diverses, à un matériau homogène, comme le papier, le carton... « Il faut savoir parler de des métiers très différents, en mécanique, mécanique des fluides, chimie... », souligne celui qui est arrivé dans ce métier par la microscopie et l'étude des fibres, enseignement dont le volume horaire a également été divisé environ par trois en quinze ans. Signe que ses compétences peuvent servir, il a récemment été contacté par des collègues spécialistes des batteries, un domaine très différent. Réaliser les électrodes de ces systèmes nécessite de savoir déposer des couches sur des surfaces, ce qui est l'un des savoir-faire des papetiers.

Petite lueur d'espoir : à la suite du départ de son collègue, un maître de conférences a bien été nommé pour assurer « seulement quelques activités en lien avec le génie papetier ». Une reconnaissance tout en nuances.

Les études macédoniennes et leur passionaria

Frosa Pejaska, 64 ans, professeure à l'Inalco, est une perle rare. Une double perle même, puisqu'elle défend deux disciplines en danger. La première, les études macédoniennes, a obtenu le label « rare » en mai 2022. La seconde, « oralité du monde », est en observation depuis juin 2023. La chercheuse bataille depuis des années afin de faire survivre la première et faire grandir la seconde. « Dans le premier cas, c'est quasi existentiel. Je veux travailler sur ma culture, l'approfondir », souffle celle qui est arrivée en Normandie à l'âge de 6 ans de Struga, alors en Yougoslavie,



« C'EST PASSIONNANT
D'OBSERVER LES
CHANGEMENTS DE NOS
SOCIÉTÉS PAR LE PRISME
DES PETITES DISCIPLINES »

ANNEMARIE DESER
DE LA MISSION ALLEMANDE
PETITES DISCIPLINES

aujourd'hui en République de Macédoine du Nord. Elle suit pendant des années, le week-end, des cours de macédonien, donnés par un envoyé du consulat depuis Paris. Elle s'oriente vers la littérature française, puis le serbo-croate, avant de trouver un poste à l'Inalco en 1997 sur le macédonien. « Mais j'ai vite senti que c'était fragile et qu'il fallait structurer cette matière », se souvient-elle. Sa polyvalence impressionne, car son champ va bien au-delà de la langue. Il y a la littérature, la géographie, l'archéologie, l'histoire, particulièrement riche et mouvementée depuis l'Antiquité jusqu'aux deux dernières guerres mondiales et l'éclatement de l'Europe de l'Est et de la Yougoslavie. La culture aussi, avec le folklore, les traditions orales... Et donc, bien sûr, la langue, parlée par environ 6 millions de personnes, et dont Frosa Pejaska rappelle qu'elle est à l'origine de la naissance des lettres slaves et, qu'au IX^e siècle, le vieux slave ou vieux macédonien a été l'une des langues sacrées ayant servi à la christianisation des Slaves.

« Bien sûr, l'âge d'or de cette discipline au XVIII^e-XIX^e siècle est passé. Mais elle mérite d'être revivifiée », constate Frosa Pejaska, tant elle concerne de nombreux domaines scientifiques. Fin XIX^e-début XX^e siècle, la Macédoine, dernière possession européenne de l'Empire ottoman, est au

centre des politiques expansionnistes des nouveaux Etats. Des géographes, historiens, linguistes, ethnologues, etc., vont produire près de 200 cartes différentes de cette « poudrière des Balkans » : « ethnographiques, ethnolinguistiques, ethnocratiques coloriant ce territoire des teintes idéologiques des différents acteurs dans l'objectif de le priver de toute référence au peuple macédonien », indique la spécialiste.

La spécialiste constate cependant le déclin. « Sur les vingt postes d'assistants [lectorat] de langue macédonienne actifs dans le monde avant la désagrégation de la Yougoslavie et la création de la République de Macédoine souveraine et indépendante, en 1991, il en reste sept aujourd'hui. » En France, elle construit ses cours et son enseignement avec un seul lecteur. Un poste en plus la soulagerait, mais elle a 100 langues « concurrentes » pour les postes à l'Inalco. « Je ne dois pas lâcher ! », dit-elle, déterminée.

Tout comme, depuis dix ans, elle ne lâche pas son autre dossier, encore plus complexe, qu'elle défend avec sa collègue de l'Inalco Ursula Baumgardt : faire émerger une nouvelle discipline, l'oralité. Cette dernière, dénommée « folklore » ou « traditions orales » dans d'autres pays, travaille sur l'immatérialité des communications quotidiennes ou plus formelles et défend sa spécificité face à d'autres disciplines. « Il faut démontrer que notre approche diffère de celle de l'anthropologue, de l'ethnologue, du linguiste... », explique-t-elle. Un groupe de recherche a été lancé, tout comme, en 2022, une revue scientifique spécifique. Le début d'une reconnaissance.

L'otoneurologie vestibulaire et son club des cinq

« On ne veut pas rester discipline rare ! », prévient avec ironie Christian Chabbert, l'un des porte-



FLORENCE WOJTYCZKA

POUR DÉCROCHER LE LABEL, IL FAUT D'ABORD JUSTIFIER QUE LA DISCIPLINE POSSÈDE DES CONCEPTS ET DES MÉTHODOLOGIES PROPRES, PUIS QUE DES CURSUS UNIVERSITAIRES EXISTENT

plusieurs spécialités. L'archéologie et la géographie bien sûr, mais aussi l'histoire. Elle se définit comme l'étude de l'évolution de l'occupation du sol et des formes paysagères dans la longue durée. Cela passe par le rassemblement d'une foule de données dans le temps et l'espace, issues d'archives, de fouilles, de cadastres, de textes, de témoignages... Cette collection est ensuite compilée dans des outils numériques, les systèmes d'informations géographiques, pour analyser les évolutions. Pour défendre la spécificité de cette approche, Magali Watteaux évoque l'étude des réseaux routiers qui, jusqu'au XIX^e siècle, consistait à chercher sur le terrain les traces des voies romaines répertoriées dans la célèbre carte de Peutinger. « Nous, c'est différent. On part du terrain et des tracés actuels pour, en remontant le temps, en étudiant l'évolution sur le temps long », explique-t-elle en ajoutant qu'« il y avait, au moment de ma thèse, 150 termes pour désigner ce que nous faisons. Mais aucun ne collait parfaitement. Poser le terme a été un acte politique ». Qui ne s'est pas fait sans heurts, certains collègues les accusant d'être « sectaires ». La chercheuse estime aussi que le label « rare, en observation », obtenu en mai 2022, est encore le reflet de ces querelles de chapelles. « Selon nous, cette discipline comble un manque », tranche-t-elle.

Elle considère aussi que le sujet a de l'avenir et pourrait attirer du monde. Les questions de l'adaptation au changement climatique, de prévention des risques, d'aménagement du territoire... font que des archéogéographes, une poignée, sont recrutés par des collectivités locales, plus que par l'université, pour orienter des décisions nourries des connaissances antérieures. « Le sujet motive les étudiants car il est interdisciplinaire, fait appel au numérique, s'applique aux questions d'écologie. Et ce n'est pas de la reconstitution du passé, mais un travail sur le présent », explique Sandrine Robert, également vice-présidente de l'EHESS.

La récente Association française d'archéogéographie, fondée en février 2023, enfonce le clou, un brin solennelle : « Le moment est aujourd'hui venu de dépasser le cap de discipline rare pour aller vers celui de discipline de référence et de transfert pour la connaissance historique, pour la valorisation des patrimoines et des paysages, pour l'aménagement. »

La lichénologie et ses deux communautés

Défendre une discipline rare n'est pas une sinécure. Joël Boustie, 60 ans, en sait quelque chose. Ce professeur à la faculté de pharmacie de Rennes ne se doutait pas que sa passion l'amènerait à dépenser tant d'énergie. « Je suis lichénologue par défaut », commence-t-il par se définir. Les termes méritent des explications. « Lichénologie » signifie qu'il est spécialiste des lichens, cette branche des champignons riches d'environ 20 000 espèces, dont le point commun est d'être une symbiose entre un champignon et un ou plusieurs organismes capables de faire la photosynthèse (des photobiontes), par exemple des microalgues ou des cyanobactéries. « Les lichens, avec leur diversité de formes et de couleurs, sont magnifiques. Ils contribuent à la beauté des paysages, comme les côtes bretonnes, dont les rochers sont colorés par des centaines d'espèces de lichens différents. Ils sont parmi les premiers organismes à s'installer sur des supports non vivants », salue Joël Boustie, qui évoque aussi le rôle des lichens comme « traceurs » de pollutions diverses, car ces champignons absorbent des molécules présentes dans l'air (métaux lourds, radioéléments...). Lui s'y intéresse en phytochimiste, spécialiste des molécules d'origine naturelle, abondantes dans les lichens. « La symbiose fait que 80 % des molécules présentes sont spécifiques », explique-t-il. Même si certaines pourraient avoir des intérêts thérapeutiques ou cosmétiques, ce qui le motive est plus « l'écologie de ces molécules », c'est-à-dire comprendre leur rôle et les interactions chimiques en jeu.

Mais pourquoi lichénologue « par défaut », depuis 1996 ? C'est que le spécialiste marche aussi sur des œufs. « Les lichénologues de terrain "amateurs" repèrent d'un coup d'œil une espèce de li-

chen. Sans eux, on ne pourrait pas travailler. Ils nous font gagner des jours. Leur savoir est immense, fruit d'années d'observations. Ce n'est pas mon cas. Ces spécialistes devraient être mieux respectés », détaille celui qui est, depuis 2020, à la tête de l'Association française de lichénologie. Il y tente de préserver les relations entre les deux communautés, l'académique, dont il est issu, et celle des amateurs, au savoir colossal et précieux. Signe des relations difficiles entre les deux communautés, en 1985, l'un des lichénologues de terrain a publié une flore de référence de presque 900 pages en... espéranto, pour se démarquer du monde académique, où l'anglais règne.

Autre « combat » de Joël Boustie : préserver, à l'université, une ressource capitale, un herbier de 1300 espèces et de 11 000 spécimens, hérité d'un de ses prédécesseurs, qui l'avait lui-même récupéré d'un des grands anciens du domaine en France, Henry des Abbayes (1898-1974). « Les herbiers ne sont pas ringards. C'est une source de diversité chimique, pleine de potentiel », note celui qui a développé des méthodes originales de microanalyse de ces molécules. Mais le maintien à l'université de cet outil de travail le préoccupe.

Enfin, le chercheur bataille pour l'avenir de cette discipline, qui comme d'autres sciences dites « naturalistes », la mycologie par exemple, souffre. « Il n'y a que moi qui pouvais répondre au questionnaire sur les disciplines rares ! », constate Joël Boustie, qui fait remarquer que la dernière thèse sur le sujet remonte à 1986 en France. Il constate aussi que les pays voisins sont plus en pointe : une revue scientifique en Angleterre, vingt chercheurs à Madrid, une « vedette mondiale », Robert Lücking, au Muséum de Berlin... « Ici, on essaie de sauver les meubles. Cela m'inquiète », admet-il, même si le Muséum national d'histoire naturelle à Paris est en train de recruter une personne pour s'occuper d'une collection de champignons et de lichens.

La musique appliquée aux arts visuels et son unique compositeur

Comme il y a des patients en observation, il y a des disciplines dans le même état. Tel a été le statut posé, en mars 2022, sur une spécialité originale, dont le savoir-faire français est reconnu internationalement : la musique appliquée aux arts visuels. Autrement dit, les bandes originales de films, films d'animation, documentaires, mais aussi des compositions pour le spectacle vivant ou les jeux vidéo. « La création en 2007 de ce master très pratique et axé sur la professionnalisation n'a pas été simple. L'idée a failli mourir, car certains n'en voulaient pas », explique Jean-Marc Serre, compositeur, professeur à l'université Lumière-Lyon-II et au Conservatoire de musique de Lyon. Mais, aujourd'hui, ça marche. Des passerelles ont été créées avec l'extérieur et le master et l'université sont très visibles. L'enseignement, cinéphile comme il se doit, est intarissable sur ces succès. Dix-huit promotions d'environ une quinzaine d'étudiants, soit 280 personnes venues de 32 pays, des partenariats avec des écoles de cinéma, le Musée des beaux-arts de Lyon, l'Orchestre de l'université Lyon-III... Depuis 2019, il a même créé une compétition de bandes originales, l'Original Sound Track Challenge, dont la finale est présentée au Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand, avec les morceaux sélectionnés joués par l'orchestre national d'Auvergne-Rhône Alpes.

Le spécialiste de cette formation unique en France, voire dans le monde, au niveau universitaire met l'accent sur les spécificités de sa discipline par rapport à la composition classique. Le « support » change tout : les relations avec les réalisateurs, pour les films, ou de plus grosses équipes, pour les jeux vidéo, ajoutent des contraintes. « Un jeu vidéo, ce n'est pas linéaire, car l'action à l'écran dépend du joueur. Il faut donc travailler différemment, avec des boucles, mais sans répétition, en jouant sur les orchestrations ou les volumes différents », explique-t-il.

Il reconnaît que si le qualificatif « rare » est évident, vu qu'il maintient à flot seul cette aventure, le volet « recherche », lui, pêche un peu et a conduit à ce label « en observation ». « Mais nous faisons de la recherche créative. Les étudiants auront composé entre une heure et demie et deux heures de musique originale pendant leur formation », se défend-il. Surtout, il regrette le manque de temps et la solitude, qui explique l'absence de colloques, d'articles... dans sa production académique. Il n'empêche, sera bientôt soutenue à Lyon la première thèse dans sa discipline, sur cinquante ans de musique de films d'animation. « L'étudiante est compositrice et son regard de l'intérieur est différent de celui d'une historienne du cinéma par exemple », savoure-t-il, tout en s'inquiétant un peu pour sa succession, dans deux ans. ■

DAVID LAROUSSE

parole d'une spécialité labellisée en mars 2022, en médecine, l'otoneurologie vestibulaire. Il s'agit de l'étude des troubles de l'équilibre et des vertiges. Le nom savant vient des divers organes de l'oreille interne qui assurent la détection des mouvements, des accélérations, de la gravité... pour garantir notamment le maintien de la posture. « C'est un système de toute beauté qui traduit des effets mécaniques en signaux électriques. On a mis du temps à comprendre que cela pouvait avoir des liens avec de nombreuses pathologies », se souvient Christian Chabbert, 57 ans, directeur de recherche au CNRS au Laboratoire de neurosciences cognitives à Marseille, qui cite de nombreuses études pour montrer l'importance des pathologies induites par les dysfonctionnements otoneurologiques.

Un million de personnes en France seraient concernées. En Allemagne, des chercheurs ont estimé que ces maux touchent 6,5 % des 70 millions de dossiers de patients étudiés. Aux Etats-Unis, le surcoût pour le système de santé équivaldrait à 60 milliards de dollars (plus de 55 milliards d'euros). Une grande part de ces dépenses pourrait être évitée car résultant de l'errance thérapeutique des patients, due au manque de formation des personnels. « Plus de connaissances, ça fait moins dépenser. Or, en France, les CHU de Bordeaux et de Marseille ont perdu leurs spécialistes. Seulement 10 % des ORL sont formés à ces questions. Nous estimons que, dans le monde académique, nous sommes cinq professeurs et cinq maîtres de conférences sur ce sujet, alerte le spécialiste. Avec les départs à la retraite, il y a un risque de crash. »

L'écart entre les besoins et l'offre explique que la discipline se pense en « émergence », amenée à croître, et n'entend donc pas rester « rare ». D'autant que Christian Chabbert estime que la France est en bonne position mondiale sur le sujet. Un article du Monde de novembre 2022

racontait même que la NASA, inquiète des effets de l'espace sur le sens de l'orientation des futurs spationautes, était venue prendre conseil auprès de spécialistes de Caen. Le chercheur du CNRS, cofondateur de deux start-up, Vertidiag (arrêtée faute de financement) et Sensorion (thérapie génique contre la surdité), projette également de créer un Institut de recherche équilibres et vertiges, fédérant les compétences de plus d'une vingtaine d'équipes en lien avec des associations de malades. Il sait qu'il ne manquera pas de sujets, car il y aura notamment besoin d'évaluer les effets de plusieurs innovations comme la conduite autonome, la réalité virtuelle, les exosquelettes...

L'archéogéographie et la fragilité de la nouveauté

Ce 5 juin, Magali Watteaux s'amuse beaucoup, à quelques jours de fêter ses 45 ans. Dans les estives de Campan, près de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), elle s'initie au pilotage de drones, entre des données dans des systèmes d'information pour mieux les visualiser, recueille des témoignages de Bagnérais sur leurs souvenirs... Pendant une semaine, lors de cet atelier baptisé « Histo-party », elle se forme et utilise des pratiques propres à sa jeune discipline, l'archéogéographie, dont elle est l'une des rares représentantes en France. A peine dénombre-t-elle une professeure à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS), Sandrine Robert, un autre, pas tout à fait sous cette casquette, et... elle, maîtresse de conférences à l'université Rennes-II, en histoire et archéologie médiévales ; donc, stricto sensu, pas en archéogéographie !

C'est que cette discipline, dont le nom a été forgé en 2003 par Gérard Chouquer, le directeur de thèse de Magali Watteaux, est au carrefour de